Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,
PARAISSANT TOUS LES QUINZE JOURS.

Prix de chaque numéro isolé. . . 12 c.
Pour Paris :
Six mois. . . . . 1 fr. 50
Un an. 3

Pour la province et l'étranger :
Six mois. . . . . 2 fr. 50 c.
Un an. 5
Annonces et Insertions : 50 centimes la ligne.

On s'abonne à la librairie de BLOSSE, passage du Commerce, 7, à Paris.
LA POLOGNE s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.
N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques, adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, CYPRIEN ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année. — Numéro 27. — 31 juillet 1850.

Etat de l'Europe orientale.

Chaque événement international nouveau signale un pas de plus fait par l'Europe vers la dictature moscovite. C'est surtout le chaos germanique qui pousse irrésistiblement à cette dictature. Voyez comme l'Autriche et la Prusse la subissent à l'envi. En même temps qu'elle fait renoncer l'Autriche à sa centralisation et à l'incorporation de ses provinces slaves au corps germanique, la Russie impose à la Prusse l'abandon du Schleswig et du Holstein. Le traité que le cabinet de Berlin, au nom de toute l'Allemagne, vient de conclure au sujet des duchés avec le Danemarck, pour ne pas dire avec le tsar, ce traité par lequel les provinces convoitées échappent à leurs envahisseurs, remplit d'indignation toute la presse allemande. « Singulières gens que ces Teutons ! écrit à ce sujet le *Goniec polski*, ils adoptent un principe et en rejettent les conséquences. Ils n'ont pas voulu entendre parler de la liberté pour les Slaves, et ils s'étonnent maintenant des fruits que leur apporte à eux-mêmes l'oppression du slavisme. L'histoire vengeresse vient déjà imprimer au front germanique un stygmate de honte : et ce ne sera pas certes la dernière fois que ces messieurs auront à baiser la main du Cosaque. »

Le tsar, qui affecte de ne rien comprendre aux droits des races et des langues, confond à dessein les deux questions du Holstein, tout allemand de langue et d'origine et du Schleswig, danois et scandinave de cœur et de race. Le tsar ne connaît que le droit de propriété féodale du roi actuel de Danemarck. En conséquence, la flotte russe soutient les Danois, non plus contre la Prusse, qui a dû se retirer, mais contre les bandes de volontaires allemands du Holstein, désormais réduits à leurs propres forces. Voilà donc le gardien naturel du Sund contre la Russie, le Danemarck, qui ouvre le Sund précisément aux flottes russes.

A l'intérieur, l'Allemagne n'est pas moins en anarchie qu'au dehors. La révision du pacte fédéral demeure plus embrouillée, plus impraticable que jamais. Les deux ligues d'états, l'une catholique, l'autre protestante, qui se rattachent l'une à Vienne, l'autre à Berlin, enveniment mutuellement leurs griefs et antipathies politiques, en y ajoutant l'antipathie religieuse. Le même esprit mystique qui anime la réaction dans les petits états allemands, anime aussi l'Autriche, où l'épiscopat et l'aristocratie cimentent chaque jour leur nœuds. Le retour à l'antique et païenne confusion du temporel et du spirituel, se manifeste surtout par les progrès de ce qu'on pourrait nommer l'idolâtrie envers la personne impériale. Parmi les preuves de ce culte impie, qui rappelle celui dont étaient l'objet les derniers Césars de l'empire romain à l'agonie, les journaux officiels nous fournissent un fait emprunté au voyage récent du jeune François-Joseph dans ses provinces du Midi.

Au nombre des fêtes données, à son *Sauveur*, par la ville de Trieste, se remarquait l'*incendie*, mis spontanément à une maison habitée, au risque d'en faire périr les habitants, et dans le seul but de faire jouir le nouveau *Divus Augustus* de l'aspect d'une manœuvre du corps des pompiers, qui, sous la conduite de leur commandant Sigon, se sont précipités dans le feu, la hache à la main, armés de crampons et d'échelles de corde, pour grimper sur les toits brûlants, entrer par les fenêtres qui vomissaient la flamme, et enlever à la mort, au milieu de tourbillons de fumée, femmes, enfants et vieillards effarés ; le tout à la vue du monarque enchanté, qui, sous une tente magnifique, assistait à cette

scène, où la vie d'une foule d'hommes était en jeu pour lui plaire. Il est vrai que les insulteurs ne manquaient pas, pour rappeler au pouvoir triomphant son origine et sa dépendance moscovite. Un marchand de Klagenfurt écrivait, en transparent, autour de sa porte, sur le passage du maître, cette flatterie, qui ressemble à une amère satyre :

Es lebe die allianz zwischen Nikolaus und franz!
Nur so wird es gelingen die rebellen zu bezwingen.

Pour échapper à cette dure vérité que, sans la Russie, l'Autriche est une impossibilité, le cabinet de Vienne se livre corps et âme au clergé. Il se fait tant qu'il peut ultramontain : il arme l'episcopat d'un pouvoir immense, l'autorisant au besoin à infliger au bas clergé des châtiments impitoyables, et à former une sorte de gouvernement secret pour toutes les affaires religieuses. Organes de ce pouvoir nouveau, les synodes d'évêques autrichiens tiennent leurs séances à huis-clos. Le refus d'accepter le contrôle de l'opinion publique, l'affectation de compter pour rien le concours des intelligences laïques, est comme on sait, une tactique depuis longtemps propre au clergé ultramontain. On accuse les jésuites d'avoir puissamment contribué à ramener cet état de choses. Car, aujourd'hui, les saints pères sont maîtres absolus en Autriche. Tous les hauts établissements d'instruction publique tombent entre leurs mains. Ils inondent surtout la Bohême, l'Illyrie et les autres provinces slaves. Leur étonnante activité, leur ubiquité pour mieux dire, se révèle par des prédications incessantes. Du haut de toutes les chaires ils tonnent contre le libéralisme, et consacrant à des élucubrations politiques la plus grande partie de leurs sermons : aussi, les comptes-rendus des missions *liguoriennes* occupent-ils constamment de longues colonnes dans les journaux ministériels.

Quant à l'effet de ces missions *politico-religieuses* sur la prospérité publique, il serait difficile d'en rendre un compte satisfaisant. L'arrogance et l'égoïsme des riches ne furent jamais plus odieux. Quant aux prolétaires, leur nombre s'accroît dans une proportion effrayante. A Vienne surtout le paupérisme se montre chaque jour plus à nu. Il y avait déjà sans doute avant 1849 beaucoup de mendiants à Vienne; mais soulagés tant bien que mal à domicile, ils ne débordaient pas dans les rues élégantes. Aujourd'hui les haillons du pauvre s'étalent aux yeux scandalisés sur tous les seuils des palais.

En présence de cette marche décroissante de la prospérité et de l'esprit public en Autriche, on voit avec regret des preuves de tendances contraires, c'est-à-dire véritablement progressives, dans un empire voisin, où l'on n'avait pas jusqu'à présent l'habitude d'aller chercher les institutions libérales, en Turquie. « Dieu veuille, s'écrie la *Presse* autrichienne, que nous fissions ici en terre chrétienne d'aussi rapides progrès que les Musulmans. Mais loin de là, pendant que les coups de bâton pleuvent encore parmi nous, comme en pleine barbarie, voilà un firman du sultan des Turcs, qui abolit l'usage du fouet et du bâton, et l'emploi des châtiments corporels dans tout son empire. »

Quelque humiliant que soit un tel aveu, il faut bien reconnaître qu'il n'est pas tout à fait sans fondement. C'est ce qui explique pourquoi la plus habile de toutes les puissances, l'Angleterre, a fait de Constantinople le pivot permanent de sa politique continentale. Ses prédilections pour la Turquie et pour l'Orient, et son hostilité plus ou moins ouverte contre le reste de l'Europe, sont motivées par la dissolution morale de toutes les puissances politiques qui se prétendent chrétiennes.

Au milieu de cette décomposition putride de l'Occident, l'Angleterre restant seule debout, quoique non moins gangrenée que les corps qui tombent; l'Angleterre prenant prenant partout la place de la France dans le cœur des nations opprimées, et gardant, au milieu de leurs défaites, leur sympathie la plus vive par ses protestations en faveur de la liberté ; l'Angleterre combattant partout l'absolutisme, chassant d'Athènes l'influence russe, interdisant aux flottes de Nicolas le passage du Sund et celui des Dardandelles ; fermant aux Prussiens les portes de Bruxelles, aux Autrichiens celles de Turin, et à toute la sainte-alliance conjurée l'approche des frontières françaises : Telle est la nouvelle dérision jetée par la fortune aux vainçus de Waterloo.

En présence de cette attitude de la grande Bretagne, on conçoit que la politique russe n'ait qu'un but : renouveler le plan napoléonien du blocus continental contre les *pirates d'Albion*. Or. le concours de la France étant indispensable pour ce plan gigantesque, la diplomatie moscovite, pour mieux les tourner contre lord Palmerston, caresse tant qu'elle peut, les ministres de la République française. Delà tant d'efforts pour les gagner à Constantinople, à Athènes, à Paris même. Telle est en résumé la situation de l'Europe.

L'Incendie de Cracovie.

Le génie du mal et de la destruction s'acharne sur la pauvre Pologne. Cracovie n'est plus qu'un monceau de ruines ! Le 18 juillet dernier, des mains inconnues y ont allumé, dans diverses directions, des feux qui, poussés par un vent violent, n'ont pas tardé à se propager de rue en rue, et à couvrir la ville entière d'un océan de flammes et de fumée. Après avoir été deux jours la proie du fléau, Cracovie n'offrait plus que des amas de cendres fumantes, autour desquels gisaient çà et là des cadavres calcinés.

Mais ce qu'il y a de plus triste à dire, au milieu de cette horrible catastrophe, c'est l'absence de tous les genres de secours usités en pareil cas. Presque nulle part on ne voyait de pompiers. Quant aux soldats autrichiens, ils se bornaient à faire la police. Seuls, les étudiants de l'Université, au nombre de cent cinquante, leur recteur et leurs professeurs en tête, ont déployé une intrépidité admirable. En faisant la chaîne autour des édifices académiques, où le feu avait pénétré par quatre endroits, et envahissait déjà la bibliothèque iagiellone, ils ont réussi, après des efforts surhumains, à préserver ce sanctuaire national.

Mais, chassé d'un point, le feu se rejetait aussitôt sur un autre avec plus de violence. Les maisons privées, les établissements publics, les vieux couvents avec leurs cloîtres et leurs bibliothèques, pleines de diplômes inédits, tout succombait sous les coups du fléau. Quatre églises à la fois, parmi lesquelles celles des franciscains et des dominicains, se fendaient de part en part, entraînant dans la chûte de leurs voûtes, au milieu des flammes, des chapitaux et des ornements gothiques inappréciables. On ne sait pas encore combien il s'est écroulé de palais, derniers refuges des plus nobles familles senatoriales de l'ancienne Pologne, remplis de souvenirs historiques. Parmi eux la demeure princière des Vielopolski servit longtemps comme de citadelle à l'incendie, qui ne put-être débusqué de cet immense foyer, pas plus que du palais épiscopal, magnifique ouvrage du célèbre poëte-évêque Voronicz, qui y avait entassé des chefs-d'œuvre de tout genre. Malgré l'espèce d'acharnement mis par les étudiants à le sauver, ce monument s'est écroulé avec ses voûtes, ses colonnes, ses statues emblématiques et ses superbes fresques de Stachovicz, où était représentée toute l'histoire nationale de Cracovie, depuis les temps mythologiques.

La première de ces fresques représentait les plus anciens Slaves, sous la conduite d'Antenor, et sous le nom de Henètes et de Paphlagoniens, passant d'Asie en Illyrie, d'où sortent les rois Lechites et Cracus, fondateur de Cracovie. Les scènes historiques se continuaient ainsi d'époque en époque, jusqu'au démembrement par les trois puissances, jusqu'à Kosciuszko et à Dombrovski et aux fameuses légions émigrées, au sujet desquelles on lit les inscriptions suivantes :

Fuit Ilium et ingens gloria Teucrorum...
Quæ regio in terris nostri non plena laboris !
Forte dabit vobis hæc patria fama salutem.

Une dernière série de tableaux s'ouvrait avec le règne de l'empereur Alexandre, désigné comme la source d'une ère nouvelle. Le congrès de 1815 y était figuré par deux groupes emblématiques, portant les deux inscriptions officielles qui suivent, et qui étaient devenues pour les monarques une sanglante ironie : *La ville de Cracovie, avec son territoire, sera envisagée, à perpétuité, comme cité libre, indépendante et strictement neutre.* (Traité de Vienne.) — *Nous gouvernerons nos peuples en pères de famille, pour conserver la foi, la paix et la vérité.* (Traité de la Sainte-Alliance.) Ces deux groupes, placés au-dessus de la porte d'entrée de la grande salle épiscopale, n'offusqueront plus désormais les yeux des pasteurs des peuples. La destruction a été complète et irréparable.

Au milieu de la confusion de l'incendie, on a remarqué une foule d'individus suspects, tant prolétaires que soldats, qui couraient munis d'instruments et de matières propres à mettre le feu. On en a même saisi en flagrant délit quelques-uns, qu'on a livrés à la justice, et dont le nombre s'élève à une vingtaine. Le *Czas* auquel nous empruntons ces détails, ajoute que l'inertie de l'administration, dans cette circonstance, est inexplicable. Quatre pompes seulement ont porté secours, et le rédacteur du *Czas* déclare même n'en avoir vu qu'une seule, fonctionnant devant la maison des Vonsovicz. Quand aux simples citoyens de Cracovie, leur abnégation si connue ne s'est pas démentie. On cite le vice-président de la commune, Paprocki, qui, à la tête du peuple, apprenant que le feu gagnait sa propre maison, resta fixe à son poste et se contenta de prier quelques amis d'aller sauver des flammes sa famille.

Maintenant la vieille capitale des Piasts n'est plus qu'un vaste tombeau, autour duquel errent des troupes d'orphelins demi-nus, et des milliers de familles sans abri et sans pain. Quelle main leur viendra en aide? Que peut-on attendre des gouvernements? Evidemment peu de chose. C'est aux peuples slaves, c'est à tous ceux des peuples européens à qui le nom de la Pologne est cher, de provoquer dans leur sein de nombreuses souscriptions en faveur de leurs frères héroïques de Cracovie, pour pouvoir du moins arracher à la mort de la faim, ceux que les flammes ont épargné.

Les peuples de l'Autriche et de la Turquie,
Par M. Hippolyte Desprez. — 2 vol. in-8°. — Paris 1850.

Au milieu de l'atonie générale et de l'indifférence profonde du public d'occident sur les progrès et la situation du slavisme, on est heureux de voir un publiciste français, encore dans toute la sève et la fraîcheur du talent, se donner généreusement pour but l'étude de ces mêmes questions, traitées avec un si coupable dédain par toutes nos hautes intelligences contemporaines.

L'écrivain dont nous parlons, M. Hippolyte Desprez, après avoir, dans une série d'articles, publiés par la *Revue des Deux Mondes*, exposé ses opinions personnelles sur la situation présente et future des peuples danubiens, a réuni ces articles épars en un seul corps, auquel il a eu soin de donner une tête nouvelle, en y ajoutant une excellente introduction. C'est surtout cette introduction que nous recommandons à nos lecteurs, pour la haute portée et l'étendue de ses vues générales.

Cette première partie de l'ouvrage en est, sans contredit, la partie la mieux écrite, la plus achevée. Pour en donner une juste idée, il faudrait la citer tout entière. Le reste de l'ouvrage est loin d'offrir le même enchaînement. Les chapitres n'y forment qu'une série de mémoires, dont chacun présente à lui seul un tout complet, sans connexion nécessaire avec ce qui précède et ce qui suit : résultat inévitable de toute élaboration destinée primitivement à des revues.

Si l'ensemble manque d'unité, en retour les détails sont soignés et polis avec un amour extrême. L'auteur a en outre joint à son livre plusieurs appendices d'un haut intérêt, parmi lesquels nous en signalerons deux : Le premier est la *Notice sur le comte Louis Batthyany*, remarquable par sa rapide analyse, et par la hardiesse de ses assertions. Le second appendice à pour titre : *les Souvenirs et les espérances de Miloch Obrenovitch.* C'est une réponse d'une

convenance parfaite à des attaques passablement incongrues du dernier des Milochevitch, du jeune prince détrôné, Michel, contre les assertions d'un voyageur en grande partie témoin oculaire, M. Cyprien Robert, sur le trop long règne de Miloch en Serbie ; assertions taxées de calomnies par le jeune prétendant, mais contre lesquelles sa piété filiale ne s'est révoltée qu'après un silence de sept ans : d'où M. Desprez conclut avec beaucoup de raison que c'est un motif tout autre que l'amour de la vérité, qui a mis au nouveau protégé des Russes la plume à la main.

Chacun comprendra que l'espace nous manque ici pour apprécier en détail le plus ou le moins de justesse du système politique de l'auteur. Quoique nous en approuvions les tendances principales, il en est cependant quelques-unes dont nous ne voudrions en aucun cas prendre la responsabilité. On pourrait, en y mettant de la sévérité, se plaindre d'erreurs assez graves d'ethnographie et de statistique. On pourrait reprocher au jeune slaviste d'avoir dénaturé, en les écrivant, une foule de mots slaves. De plus, M. Desprez ne met pas assez souvent la preuve auprès de l'affirmation. Son défaut est de trop procéder par intuition. On sent à chaque pas dans cet ouvrage un talent en quelque sorte divinatoire qu'on doit certes applaudir, mais auquel manque l'étude approfondie des faits. Quoiqu'il arrive de l'accueil que recevra dans le grand monde, auquel il est destiné, cet ouvrage éminemment utile et nouveau, nous croyons pour notre part ne pouvoir rien faire de mieux que de citer en finissant la page qui termine l'introduction, et où se reflète la pensée dominante du livre entier.

« La tactique des Slaves libéraux leur a été tracée depuis longtemps par la force des choses. Ils la suivent avec persévérance, surtout depuis les dernières révolutions. Elle consiste à ajourner tout projet d'indépendance et à s'unir plus étroitement que jamais, d'un côté avec les Autrichiens, de l'autre avec les Turcs. Les Slaves espèrent qu'à la faveur de cette politique et à l'aide du temps, ils pourront pratiquer librement, sur le sol de ces deux empires, les doctrines du slavisme et les faire passer de la théorie dans les faits, avec le concours des deux gouvernements eux-mêmes. Une fois que la cité slave aura pris cette consistance et qu'elle sera devenue un monument réel et vivant, elle aura moins à redouter les caresses ou les menaces du panslavisme.

« Déjà les Turcs la voient sans crainte s'affermir et se consolider en Serbie. L'Autriche, de son côté, ne peut plus sans péril s'opposer à ce qu'elle s'établisse et s'organise en Croatie et en Bohême. Cet idéal slave, qui tend à s'élever rayonnant à la fois d'antiquité et de jeunesse en face de la sombre cité moscovite, n'est pas seulement l'un des plus curieux spectacles que l'avenir promette aux philosophes et aux hommes d'état; c'est encore une espérance pour tous les esprits préoccupés de tempérer le rationalisme dans son essor révolutionnaire.

« Oui, le slavisme est une doctrine de conservation en même temps que de liberté. Sa naissance est en quelque sorte providentielle. Il vient en un moment où toutes les doctrines anciennes sont en état de dissolution, entre l'extrême absolutisme d'un côté et l'extrême démocratie de l'autre. Il vient avec des idées originales et profondes sur la religion et l'art, la politique et le pouvoir, en un moment où les philosophes sont plus que jamais préoccupés d'en trouver la formule. Au lieu d'engendrer pour l'Europe de nouveaux principes de désordre, il lui apporte des exemples salutaires, des doctrines puisées de première main dans la nature même. »

En présence d'une pareille exposition de principes, nous n'avons qu'un vœu à former : c'est que la faveur publique s'attache aux productions du jeune auteur qui vient de faire dans la carrière du slavisme un si brillant début. Pour cela nous lui conseillons surtout une chose : c'est de modifier certaines idées qui seraient de nature à lui enlever un jour la reconnaissance des Slaves, et à le frustrer en France du fruit certes bien mérité de ses travaux.

NOUVELLES.

Russie et Pologne.

La Russie cède peu à peu à l'esprit du siècle. On annonce que de grandes réformes vont y être introduites dans la législation, et que le *Svod zakonov* va se transformer, en se rapprochant notablement du Code civil napoléonien.

— Dans la Pologne prussienne les *ligues paroissiales* s'organisent en silence, et développent entre toutes les classes un esprit de fraternité nationale et d'harmonie, tel que tous les efforts de la police prussienne ne peuvent les entamer.

— La Galicie est dans un état bien différent. Ce sont chaque jour de nouveaux conflits d'une part entre les anciens nobles et les paysans au sujet des redevances abolies; d'autre part entre les prolétaires polonais et les usuriers israélites, agents de la bureaucratie autrichienne.

— A Paris le vétéran des armées polonaises et françaises tout à la fois, Golembiovski, venu avec le roi exilé Stanilas Leszczynski, et passé, sous le règne de Louis XV, au service de la France, vient enfin d'entrer à l'Hôtel des Invalides. Il est âgé de 122 ans.

Autriche.

Le public de Vienne est surtout préoccupé de la disgrâce de Haynau, qui, *pour cause de désobéissance*, comme dit le Moniteur autrichien (*Reichs Zeitung*), a été suspendu de ses fonctions, et remplacé par le comte Walmoden à la tête de l'armée de Hongrie.

— Affectant de faire la généreuse, l'Autriche rend ses enfants à Kossuth. Se rendant à Kutahia, ils traversent en ce moment la Turquie où les nombreux réfugiés maghyars les reçoivent partout avec des acclamations enthousiastes, et le cri immortel *Elien Kossuth!*

— Parmi les condamnés maghyars qui, en assez grand nombre, viennent d'être libérés, il y en a dont la sentence portait vingt ans de fers. Une certaine quantité de biens confisqués est également restituée à leurs propriétaires. — Mais pendant ce temps les cours martiales envoyent dans les cachots de nouvelles victimes. Trente arrêts viennent encore d'être prononcés contre autant d'ex-députés maghyars. Une sentence de mort par strangulation vient même de frapper le général baron Iovitj, de Neugradichka en Slavonie, pour avoir livré, en octobre 1848, aux insurgés maghyars, la citadelle d'Essek, dont il était commandant. Cet arrêt a été commué, par l'empereur, en un emprisonnement de vingt ans avec les fers.

— L'ex-servante, mademoiselle Thérèse Pinkas, autrement appelée Kittelberger, maintenant devenue, par suite d'un héritage inattendu d'Amérique, la plus riche héritière de la monarchie autrichienne, se décide à quitter l'Autriche pour se rendre à Londres. Sans toucher autre chose que les intérêts de sa fortune, elle a à peu près 1,500 francs à dépenser par jour.

— Un nouveau procès-monstre s'instruit à Prague. Trahi par son ami Rœkkel, et condamné trois fois à mort en Saxe, Bakunin a été tiré des cachots de Konigstein, et livré aux tribunaux autrichiens qui l'accusent d'avoir poussé le peuple aux barricades, à Prague tout comme à Dresde. Ses confrontations et ses aveux ont déjà motivé de nombreuses arrestations dans toute la Bohême.

Cyprien ROBERT.

Montmartre; — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.